

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 1 (1970-1971)
Heft: 6

Artikel: Au service de mes frères
Autor: Recordon, Jean-Luc / Gygax, Georges
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-825961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

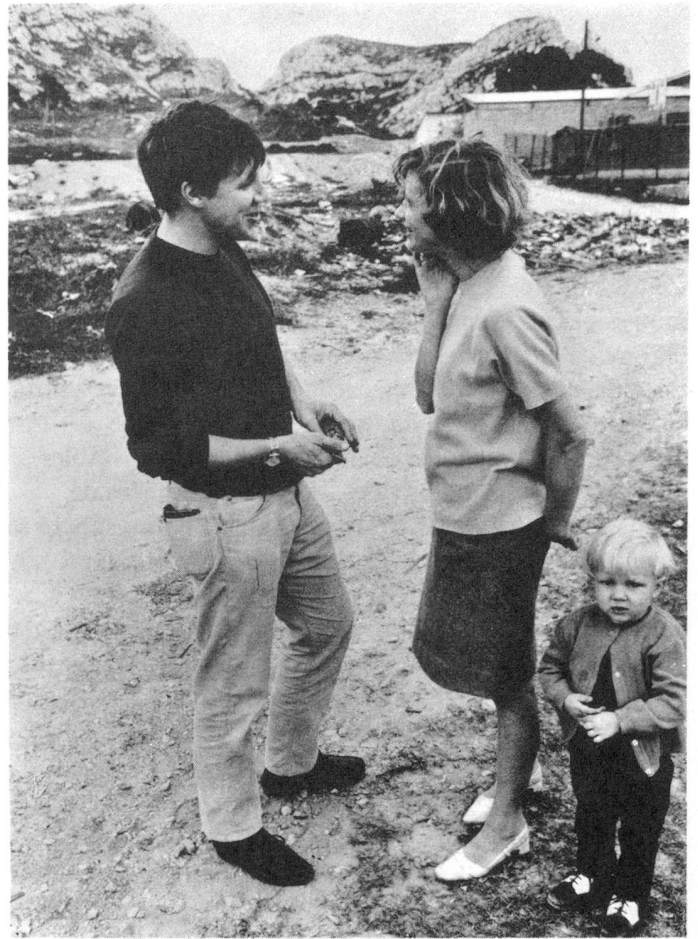
Un jeune Vaudois de 37 ans, Jean-Luc Recordon, a choisi de vivre avec toute sa famille dans les plus sinistres bidonvilles de Marseille. Simplement, courageusement, efficacement, il se bat pour que l'espoir renaisse parmi les ruines.

Au service de mes frères

Un triste faubourg marseillais relégué au pied des Alpilles, peuplé d'un monde insolite, poignant: un rassemblement de plus de 4000 personnes, Gitans et Algériens pour la plupart, vivant dans des conditions dont le bétail ne voudrait pas... C'est le bidonville du Grand-Arenas. En réalité, séparés par un terrain vague où pourrissent les carcasses de voitures volées pour la plupart, il y a deux bidonvilles, le Grand-Arenas et l'autre, le plus infâme, l'abominable Colgate. C'est dans cette fourmilière humaine tassée dans des «tonneaux» de ciment et dans d'épouvantables baraques de planches disjointes et de tôles rouillées, que nous avons rencontré un homme tranquille, solide, équilibré et formidablement efficace: Jean-Luc Recordon, un Vaudois de 37 ans.

L'amitié des gens

Son arrière-grand-oncle, ophtalmologue célèbre, a donné son nom à une avenue lausannoise. Son père était architecte. Pour sa part, Jean-Luc Recordon a choisi de vivre dans l'enfer des bidonvilles. Il s'est intégré au monde fiévreux des plus déshérités. « Ce qui me retient ici, dit-il, c'est l'amitié des gens... » « Ici », c'est l'horreur à la puissance X accumulée sur une superficie de quelque 30 000 m carrés. A Colgate et au Grand-Arenas vivent plus de 4000 êtres humains recensés, sans parler des clandestins, de



Jean-Luc Recordon et sa femme : au service de leurs frères.

ceux qui se cachent pour toute sorte de motifs. Partout, des grappes de gosses n'ayant souvent que leur crasse pour vêtements. Pour toute cette détresse impudique, Jean-Luc et ses collaborateurs — une poignée de bonnes volontés, — sont le symbole d'une vie qui peut durer en dépit de la faim, des poux, de la maladie et de l'alcool. Jean-Luc est l'ami de tous et tous ont confiance en lui. C'est bien simple: il fait tout parce qu'on lui demande de tout faire: des démarches auprès des autorités et des œuvres de bienfaisance; des interventions souvent délicates. Il répare les toits, les meubles, les murs. Il installe l'eau courante et tire des lignes électriques. Hélène, sa femme, prépare la soupe chez les malades, accouche celles qui ont trop attendu pour se présenter au dispensaire, soigne les gosses, panse les plaies. Et sourit à tous...

Jean-Luc, sa femme Hélène et leurs quatre enfants blonds vivent dans le bidonville. Leur domaine, c'est une baraque de bois et un vieux wagon de marchandises aménagé avec ingéniosité. Chez eux, tout est impeccable. Ils sont pauvres, eux aussi; ils donnent le peu qu'ils reçoivent. Ce sont des pauvres parmi les pauvres. Cette condition qu'ils ont voulue leur permet de connaître tous les aspects de la vraie misère, de celle qui n'hésite pas à dire son nom parce qu'elle porte de tels furoncles qu'il faudrait être aveugle pour ne pas en mesurer l'ampleur d'un simple coup d'œil.

— C'est l'amitié des gens qui nous retient ici... Cette amitié existe. Elle est chaleureuse. S'il est impossible au journaliste de pénétrer au cœur du bidonville et dans les baraques sans courir des risques certains, surtout si les appareils photographiques sont visibles, il n'y a, pour lui, qu'une seule façon de procéder: accompagner Jean-Luc dans ses inlassables tournées dans les bidonvilles. Alors les poignées de mains se succèdent, les sourires éclatent, l'atmosphère se détend. Il y a un peu de chaleur et de lumière dans ces antres où tout pourrit, où les gosses poussent dans des conditions inimaginables, couchant à 5 ou 6 sur un divan qui n'a du meuble que le nom; mangeant accroupis sur la terre battue, faute de table... Qui est Jean-Luc Recordon ?

S'engager pour les autres

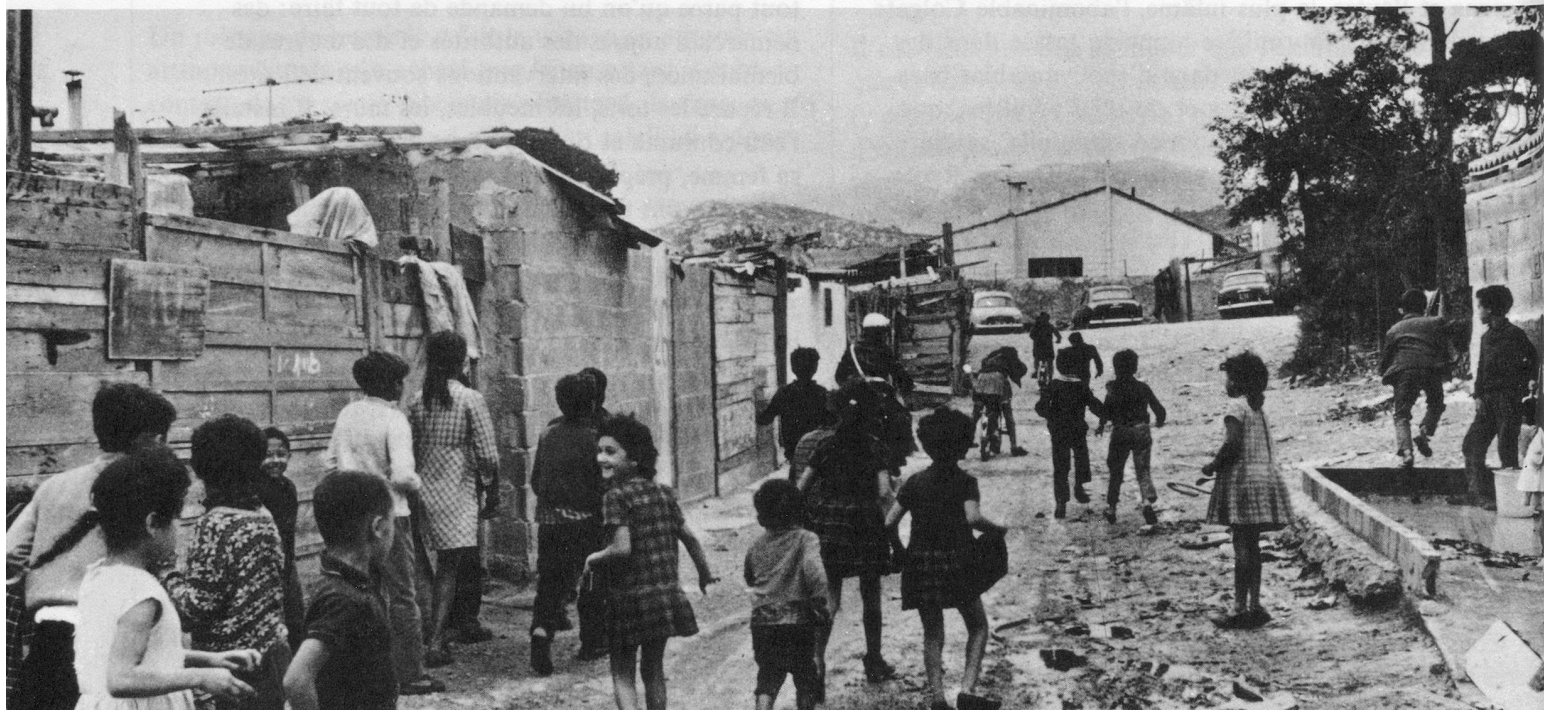
A cette question, il ne répond pas volontiers. Ses yeux bleus interrogent: « Cela a donc une importance ? » Pourtant, il n'est pas sans intérêt d'apprendre qu'ayant fait l'Ecole des métiers et les Beaux-Arts à Lausanne, il est architecte d'intérieur. Ses études finies, il décide, avec son fidèle ami Bertrand Krähenbühl, de « renoncer à une vie peinarde ». Pour ce faire, les deux amis « s'engagent pour un an au service des autres ». Jean-Luc précise: « Le rayonnement d'un autre pauvre, l'abbé Pierre, nous avait sensibilisés. » Ils ont alors des contacts avec la « Cimade ». Cimade veut dire: Comité inter-mouvements auprès

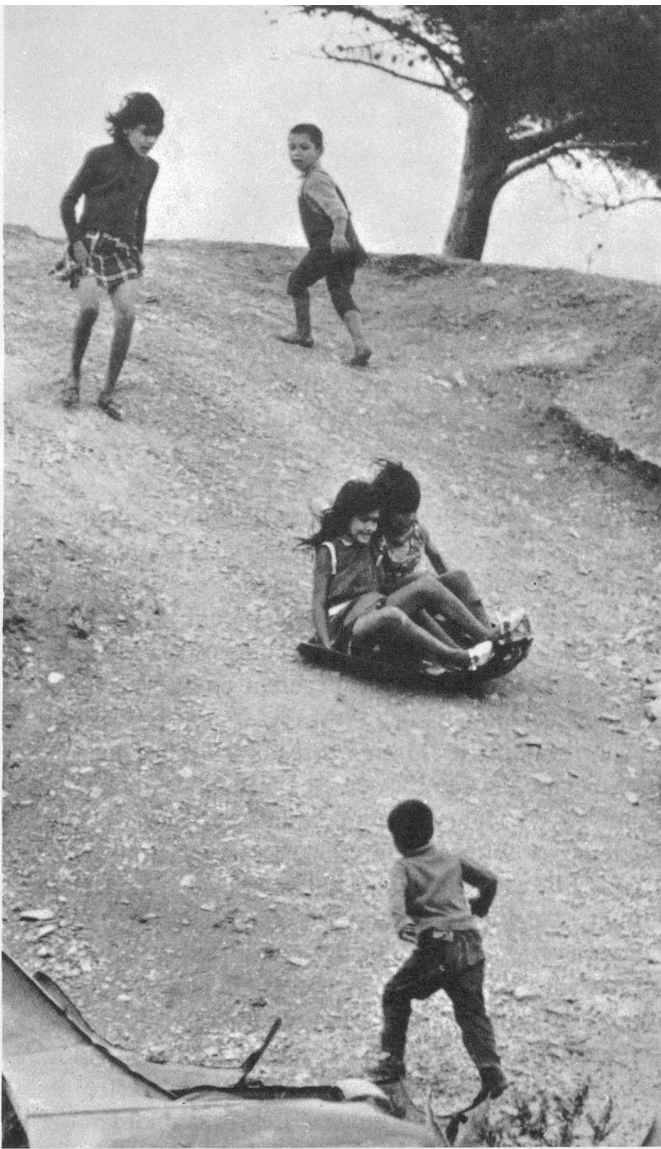
des évacués. Ceux-ci étaient à l'origine, en 1939, ceux d'Alsace-Lorraine. Mais ce comité est devenu depuis lors un service œcuménique d'entraide. Son rôle: une présence chrétienne et amie dans un monde en désordre. C'est la « Cimade » qui a demandé à créer le poste qu'occupe Jean-Luc Recordon au Grand-Arenas. Un poste d'homme à tout faire... Ne vit-on pas ce Vaudois aller prêcher, bien qu'il n'ait fait aucune étude théologique, dans une église de Marseille pour apprendre aux heureux du dimanche qu'ils ne sont pas seuls au monde ?

— *Mais votre action — Cimade ou pas Cimade — dans ce bidonville, quelle est-elle ?*

— D'abord, il s'agissait d'apporter un témoignage par notre présence. Pour comprendre ces gens, il faut vivre comme eux. Et puis, il fallait faire de l'animation et du dépannage. Notre action s'est ensuite orientée vers un travail plus éducatif. Il fallait bâtir ici même quelque chose de concret, pour que l'enfant et le jeune homme puissent acquérir une formation sur place et abandonner une oisiveté négative. » Nous n'avions pas d'argent. Nous avons lancé des appels. Ici et là, on nous a entendus, en France, en Suisse, au Danemark, en Suède, en Allemagne. Grâce au « Pain pour le prochain » qui nous a donné 10 000 francs, nous avons pu démarrer. Pendant cinq ans, des jeunes sont venus de partout nous prêter main forte. Il fallait construire des ateliers et des classes. Il fallait aussi que ce bidonville soit connu

La police ne pénètre guère dans le bidonville ; elle patrouille autour de « Colgate » à la recherche de suspects.





Jouer quand même avec ce qu'on trouve. Ici, des fragments de carrosserie de vieilles voitures abandonnées.

au dehors. Des missions, comme l'« Aide à l'enfance », de Suède, nous ont aidés après avoir été alertés par leurs compatriotes de Marseille. Des œuvres laïques sont aussi intervenues. Cette année, nous nous sommes occupés de 37 gosses. Notre but est de prendre des enfants inadaptés sociaux, sans chance aucune, tout au bas de l'échelle humaine. En deux ans, nous leur donnons une initiation professionnelle, les intéressant aux métiers de serrurier, maçon, soudeur. Puis ils choisissent la profession à leur convenance et nous les formons. Cela leur permettra de trouver une place chez un patron. »

Au bidonville, les gosses sont très menacés. Les truands de Marseille viennent souvent rôder aux alentours des baraques. Ils offrent l'apéritif dans un des bistrotts situés à la périphérie du camp. Il y a là des gamines qui intéressent les proxénètes. Il y a des jeunes gens sans le sou à qui l'on propose un billet de 50 francs pour « un petit travail sans risque ». Il s'agit en général de briser une vitrine et de faire main basse sur les bijoux qui s'y trouvent. Presque toujours, le gosse se fait prendre, et comme il ignore le nom de son « patron occasionnel », il est seul à payer. La prison des Baumettes (1900 pensionnaires) est

toute proche du bidonville. Elle abrite quelques dizaines de gosses du Grand-Arenas et de Colgate. Jean-Luc Recordon leur rend de fréquentes visites, pour préparer leur sortie, pour qu'ils ne se sentent pas trop abandonnés quand la lourde porte s'ouvrira...

De l'enfance à l'adolescence

« Notre action commence dès l'enfance. Le Grand-Arenas possède un club d'enfants et, chaque année,

ce sont au moins 120 gosses qui partent en colonies de vacances en Suisse. Lausanne et Genève nous réservent le meilleur accueil.

— *Mais l'argent nécessaire au transport et à l'hébergement, où le trouvez-vous ?*

— Jusqu'ici, nous l'avons toujours trouvé miraculeusement. La Communauté d'Emmaüs nous a aidés. Beaucoup de bonnes volontés se manifestent en faveur de nos jeunes, à commencer par le Centre social protestant de Genève et Neuchâtel. » Mais il n'y a pas que les gosses. Il y a les adolescents. Pour eux, nous avons créé ici même deux « clubs de prévention » ouverts le soir. On y joue, on y discute. C'est important. Le jeune homme abandonné de tous sent qu'un adulte s'intéresse à lui, est à ses côtés. S'il a envie de faire un mauvais coup, il me le dit et je le place devant ses responsabilités. Alors il se sent moins seul avec sa faute... Aux Baumettes, je vais voir ceux

Ils n'ont pas de table. Ils mangent à même le sol. Ils ont la télévision.





Les enfants de la misère sont aussi ceux de l'espoir.

qui n'ont pas voulu comprendre. Les gardiens sont des types bien, conscients de leur rôle d'éducateurs. Ils me désignent les gosses qui sont les plus menacés. » Nous poursuivons deux buts : la formation professionnelle et la récupération des gars qui ont chuté. Mais il nous manque deux moniteurs techniques. Il faut que les autorités locales, qui nous ont souvent manifesté de la bienveillance, sachent qu'à Colgate ou au Grand-Arenas il y a une urgence... Notre action, qui se manifeste désormais en dehors de la « Cimade », est celle d'une association pour la « réinsertion de l'enfance et de l'adolescence dans la société ». Cette association, c'est l'« Arena ». Les autorités de Marseille en font partie. Faire partie ne suffit pas. Il faut agir. Il faut que le destin de tous ces gosses soit présent dans l'esprit des autorités et de toute la population privilégiée... Nous avons aussi organisé un club des Gitans qui font de la couture, et des cours du soir pour adultes. Il y a ici 80 % d'analphabètes. Trois fois par semaine, une école du soir réunit à Colgate 20 à 25 adultes. Les moniteurs sont bénévoles. Nos élèves appartiennent à la catégorie de ceux qui ont compris qu'ils peuvent échapper à leur condition. Leur âge varie de 20 à 50 ans...

L'histoire d'un camp

L'espoir n'est pas mort... De leurs baraques de tôles rouillées, de leurs « tonneaux » de ciment, les Gitans et les Nord-Africains aperçoivent Marseille au bout

de l'horizon. D'immenses bâtiments qui s'illuminent le soir venu et qui, pour ces gens, représentent un rêve auquel plus personne ne croit. Une Gitane (6 enfants) nous a dit : « On m'a promis de me reloger, au moment où les autorités m'ont envoyée, avec ma famille, dans ce « camp de transit ». J'y suis depuis neuf ans... »

Le Grand-Arenas a une histoire. Les tonneaux de ciment ont été créés par l'armée française pour abriter des soldats français. A la fin de la guerre, ce furent des prisonniers allemands qui les occupèrent, suivis par des Indochinois. Après quelques années d'abandon, 20 000 à 30 000 Juifs y séjournèrent en attendant de s'embarquer pour Israël. Après les Juifs, ce furent, ce sont toujours les Gitans et les Nord-Africains, les asociaux, les familles de clochards et les personnes expulsées de Marseille qui peuplent cet endroit sinistre. De temps à autre, une famille est relogée dans un HLM. Elle est immédiatement remplacée par des Gitans. Au cours des années, le camp s'est dégradé. On y vit aujourd'hui dans des conditions terribles. Par famille, la moyenne est de 8 enfants. Tout près du wagon de Jean-Luc Recordon, dans un « tonneau » de ciment, une femme attend son 21^e gosse. Partout, la misère morale est indescriptible ; 30 % de cette population travaille au dehors. Les autres sont considérés comme invalides ou malades « prolongés » par des médecins complaisants. Les familles nombreuses se contentent souvent de leurs allocations pour vivre. Ceux qui tiennent ce raisonnement ne sont pas rares : « L'Etat ne fait rien pour moi et les miens. Pourquoi, dès lors, me mettre en huit... ? »

Jean-Luc conclut : « Il faut sortir de là ! Quand un jeune se marie, il faut qu'il puisse échapper au bidonville ! »

Dépravation morale, saleté, maladies, poux, alcoolisme, boue. Tout cela n'est pas gratuit ! Au Grand-Arenas, pour vivre dans un tonneau ou une baraque, il faut payer un loyer qui varie de 30 à 150 francs par mois. A Colgate, par contre, dans cet épouvantable bidonville, le « logement » est gratuit. Mais il faut payer la lumière là où elle existe. En été, c'est la chaleur qui matraque. En hiver, le froid, l'humidité...

— *Comment faites-vous pour accepter avec le sourire de vivre au milieu de tant d'horreur, vous, votre femme et vos enfants ?*

— Ces gens, nous les aimons. Ils nous aiment. Partir, ce serait les trahir...

Georges Gyax

(Photos d'Yves Debraine)